

Il rêva tout d'abord de le confier lui-même à un ami, avec force recommandations.

Mais le moyen était dangereux. Il ne s'y arrêta pas.

Puis il pensa qu'il pourrait peut-être, en quelque coin perdu de la campagne, aux environs de Paris, aller enterrer le coffret au pied d'un arbre.

Le moyen n'était guère pratique, non plus. L'humidité pourrirait le bois, atteindrait les papiers.

Sans compter le hasard qui amènerait peut-être à cet endroit la bêche d'un paysan, le soc de charrue d'un fermier ou la hache d'un bûcheron.

Et alors, que deviendrait les papiers ?

Il était fort embarrassé, quand tout à coup ses yeux tombèrent sur la boîte à piston.

Une idée germa dans sa tête.

Les cachettes les plus simples et les plus apparentes sont souvent les meilleures.

Puis, il n'avait pas l'embarras du choix.

Plus tard, il réfléchirait, il chercherait un moyen.

Mais le coffret ne tiendrait pas dans la boîte que le piston remplissait exactement.

Son parti fut bientôt pris.

Il renferma les papiers dans l'armoire et attacha la clé à son cou, puis se coucha.

Le lendemain, pendant que sa femme était au marché, il se hâta de sortir, bien avant l'heure de l'étude, courut acheter une boîte à piston chez un fabricant d'instruments de musique, y glissa le piston qu'il avait emporté de chez lui enveloppé dans un journal, et alla déposer le tout, instrument et boîte, chez un marchand de vin qu'il connaissait dans le voisinage de l'Élysée-Montmartre.

—Je le prendrai ce soir, avait-il dit.

Il revint rue des Acacias.

Sa femme n'était pas encore rentrée.

Il glisse le coffret de Lafistole dans l'ancienne boîte, vide maintenant, et ferma celle-ci à clé.

Puis, il laissa cette boîte à sa place accoutumée.

Il avait à peine terminé ces préparatifs que sa femme revenait. Elle le regarda silencieusement pendant quelques minutes, puis lui dit à brûle-pourpoint.

—Tu es sorti, déjà ?

—Moi ? fit-il, voulant nier.

—C'est la fruitière qui t'a vu passer.

—C'est possible.

—Où allais-tu ?

—Faire une course pressée, pour mon patron.

—Qu'est-ce que le paquet que tu portais sous ton bras ?

—Rien.

—Un rien enveloppé dans un journal ? dit-elle avec ironie.

Il se tut. Il ne voulait pas la fâcher.

Elle vint lui mettre le poing sous le nez.

—Je parie que c'est le coffret aux papiers.

—Peut-être bien.

—Où l'as-tu caché ?

—Si on te le demande . . .

—Tu ne me le diras pas ?

—Jamais . . .

—Ah ! malheur ! c'est une fortune que tu perds, par ta faute . . . une grosse fortune.

—Possible, mais je sais ce que j'y gagne.

—Quoi ?

—Le repos de ma conscience.

Ce mot lui ferma la bouche.

Elle méprisait depuis longtemps son mari, qu'elle considérait comme un être faible, sans intelligence comme sans volonté. Néanmoins, elle savait qu'il était et qu'il avait toujours été d'une probité rigide.

Elle le lui avait assez reproché jadis ; car s'il n'avait pas voulu être honnête, il aurait pu se retirer, les mains pleines, des affaires embrouillées où il avait, au contraire, laissé son petit capital.

Le soir, quand, après le dîner, Barabas se prépara à partir pour son orchestre, il alla prendre sa boîte à piston, bien ostensiblement, et même il fit la réflexion suivante :

—Elle commencera à vieillir, il va falloir la remplacer . . .

Et il l'emporta, comme si le piston avait été à sa place accoutumée. A l'orchestre de l'Élysée-Montmartre, il posa précieusement la boîte auprès de lui, et tira son instrument de la neuve qu'il avait achetée le matin et qu'il laissa tous les soirs au café du bal, pour l'y retrouver le lendemain.

Et quand il rentra, il posa la vieille boîte sur la commode, à la vue de tous.

Et ce fut ainsi tous les jours.

—Où sont-ils, ces papiers ? se demandait la vieille, obstinée dans son idée, résolue à sa mauvaise action.

Bien qu'elle fût presque convaincue que Barabas les avait emportés hors du logis, elle bouleversa tout dans l'appartement, ne laissant rien d'inaperçus, fouillant les moindres coins, tous les meubles, — tous, excepté justement la boîte à piston !

Celle-ci, elle dut la déranger plusieurs fois pour visiter la commode, — et sans aucun soupçon.

—Oui, je ne me suis pas trompée, se dit-elle . . . C'est un autre qui les a.

Un jour, Barabas reçut une lettre qui le troubla singulièrement. C'était une invitation à se présenter, le lendemain, vers dix heures du matin, dans le cabinet du préfet de police.

—Qu'est-ce qu'on me veut ? murmura-t-il.

Et il montra la lettre à sa femme.

—Surement, il s'agit de Lafistole, va, dit la vieille. Tu te seras fourré dans quelque vilaine affaire.

Il fallut demander à Me Chavarot la permission de s'absenter le lendemain matin, ce qui lui fut accordé.

Le soir même, il reçut une nouvelle lettre, celle-ci de Victor Leroy.

Elle disait :

« Ne t'effraye pas de ta convocation. C'est à moi que tu la dois. Si j'ai un conseil à te donner, ne refuse rien de ce que le préfet te demandera . . . dans ton intérêt. »

Ces trois derniers mots étaient soulignés.

La vieille avait raison.

C'était bien de Lafistole qu'il s'agissait.

Le lendemain, à dix heures, il se présentait avec sa lettre.

On le fit attendre un quart d'heure et on l'introduisit ensuite dans une grande pièce très aérée, ouvrant sur des bureaux et sur un vestibule et dont les fenêtres prenaient jour sur le boulevard du Palais. Les murailles étaient tendues de tentures d'un brun rougeâtre et garnies de quelques aquarelles. A milieu, un vaste bureau plat. Des chaises et des fauteuils. Au fond, un canapé, dans un angle obscur.

Barabas pénétra là en tremblant fort.

Le préfet était un homme d'une quarantaine d'années, affable, précis et énergique.

Il indiqua un siège à Barabas. Lui-même était assis, devant son bureau. Il considéra attentivement le bonhomme, fut frappé de son honnête, douce et naïve figure.

—Victor Leroy est votre beau-frère ?

—Oui, monsieur le préfet.

—Il nous a raconté que vous déteniez chez vous des papiers fort importants par le secret qu'ils renferment.

—Il paraît, monsieur le préfet.

—Comment, il paraît ? Vous n'en êtes pas sûr ?

—Non, car l'indiscrétion que Leroy a commise en lisant ces papiers, je n'ai pas, moi, à me la reprocher, et j'ignore ce qu'ils contiennent.

—Que comptez-vous en faire ?

—Je n'en sais rien encore. Ils appartiennent à Lafistole. Celui-ci m'avait fait jurer de ne jamais m'en séparer. Il est mort. Je suis assez embarrassé.

—Je suis là pour vous tirer d'embarras.

—Vous, monsieur le préfet ?

—Remettez-les moi.

—Non. A vous moins qu'à tout autre ! fit nettement le bonhomme.

—Pourquoi ? dit le préfet qui fronça le sourcil. La police a l'habitude de garder les secrets les plus délicats. Bien des histoires lui sont contées qu'elle conserve, sans en dire mot, au plus profond de ses archives. Le secret du dossier que vous avez chez vous intéresse une famille de hauts magistrats, absolument honorable et innocente. La police et la magistrature se tiennent de trop près pour que l'une ne protège pas l'autre . . . J'ajoute, monsieur Barabas, que si vous aimiez réellement Lafistole, vous devez désirer que sa mort soit vengée, n'est-ce pas ?

—Le coupable, M. de Séverac, est mort.

—Il n'est pas certain que M. de Séverac soit le vrai coupable.

Le père Barabas était entêté. En outre, il n'était pas sans éprouver un secret orgueil de résister ainsi au chef de la police parisienne, puissant fonctionnaire auquel aboutissent les innombrables canaux de la vie mystérieuse de la grande cité.

—Je ne m'explique pas très bien, monsieur le préfet, quelle serait pour vous l'importance de ces papiers, surtout puisque vous en connaissez la teneur. Permettez-moi donc de les garder, jusqu'à nouvel ordre.

Le préfet réprima un geste d'impatience.

Il jouait, sur sa table de travail, avec un couteau à papier en ivoire, agrémenté d'incrustations de nacre.

—Monsieur Barabas, dit-il après un silence, votre ami Lafistole était un coquin . . . et vous, qui êtes un brave homme, je comprends difficilement votre amitié pour ce misérable.